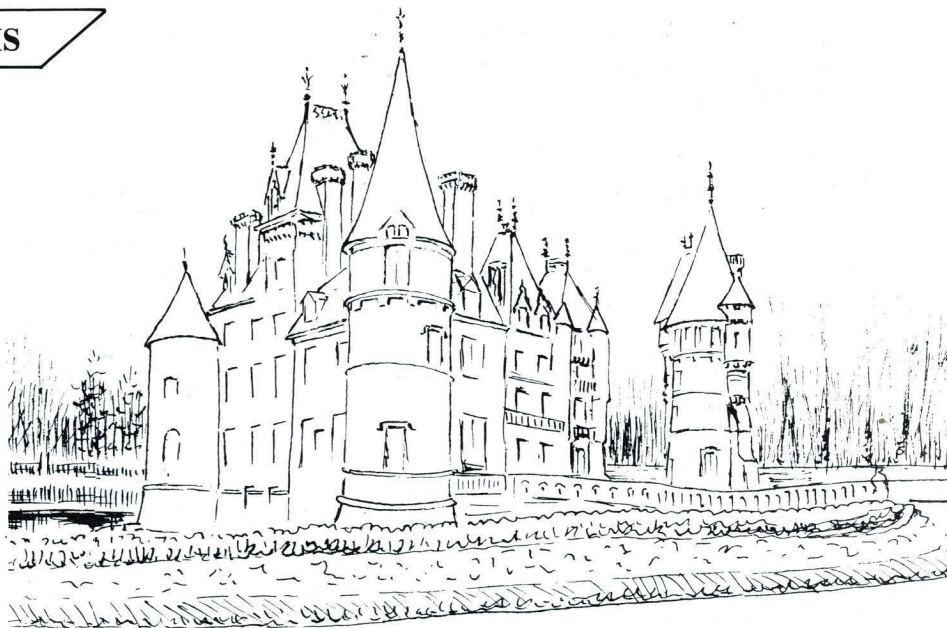


Nous remercions très vivement le Colonel de Fougerolle de nous avoir communiqué le texte dont nos lecteurs prendront connaissance avec grand intérêt, de même qu'ils apprécieront ses excellentes illustrations.

P. B.



AU RENDEZ-VOUS DES SOUVENIRS DU RALLYE COMBREUX

J'étais resté à Combreux au 1^{er} janvier 1877 lorsque Alexandre, je crois bien le lendemain 2 janvier, s'en alla passer la journée à Paris pour présenter ses vœux de bonne année à son grand-père et à sa grand-mère Ségur. Il en revint avec les belles étrennes que voici : «J'ajouterai à la dot que feront tes parents à tes sœurs, lorsqu'elles se marieront, une pension de 22 000 F, pour compléter leur dot à 30 000 F de rentes. Pour toi, tu as actuellement vingt-cinq ans, tu as un nom et une situation qui t'obligent à faire figure dans le monde. A partir d'aujourd'hui tu toucheras chaque année chez mon notaire au 1^{er} janvier une pareille somme de 22 000 F.»

Alexandre nous revint avec cette belle promesse. La raison de cette générosité était sans doute celle que lui donna son grand-père. Mais pour lui, pour ses parents et pour moi, M. de Ségur avec l'esprit que nous lui connaissions, acceptait certainement que ces termes «faire figure dans le monde» comportent une vie élégante et lancée avec une part de noce. Or Alexandre et ses parents n'en voulaient pas. «Alors, quoi faire de ces 22 000 F ?» disait Alexandre. «Ajoutés à la pension de 3 000 que me donnent mes parents, et qui me suffit ? Je sais ce que je leur proposerai : c'est par raison que mon père a mis bas son vautre, par suite de ses charges de familles. Il a seulement conservé son vieux piqueur Jahan dit Jahany, avec quelques chiens courants pour chasser à tir. Avec mes 22 000 F et un peu d'aide de sa part, je pourrai remonter l'équipage».

La proposition reçut des parents une complète adhésion ; ils ajoutèrent cette parole de si grande bienveillance à mon égard : «Tu proposeras à M. de Fougerolle de s'occuper de l'équipage avec toi, s'il veut venir passer ses hivers avec nous. Il nous amènera son cheval».

Il était difficile de refuser une pareille proposition et je n'en avais pas envie. J'acceptais sous réserve de l'accord de mes parents et tout de suite nous tirâmes des plans et fîmes des calculs financiers. On garderait le vieux Jahany à qui on donnerait un second à cheval et un valet de chiens à pied. On demanderait à Fontaine, le piqueur d'Henri Greffulhe, qui tous les ans allait en Angleterre chercher des chiens pour son

maître, de ramener quarante chiens anglais. Pendant le printemps, on chercherait au Tattersal ou chez Chéry les chevaux nécessaires : deux pour le duc, deux pour Alexandre, quatre pour les piqueurs, puis on reprendrait l'ancienne tenue du duc d'Estissac :

«Tunique bleue, gilet rouge, culotte grise et grandes bottes. Sur le bouton, une tête de sanglier avec la devise Rallye Combreux...»

Le duc d'Estissac se chargeait des locations de forêts, du traitement de Jahany et d'autres frais encore ; les 22 000 F suffisaient au reste.

Revenus à Paris, nous prenions des leçons de trompe tous les jours après déjeuner rue Duphot chez ce brave Normand. Nous faisons confectionner nos tenues : grandes bottes, tunique bleue, gilet rouge, culotte gris-jaune, et le bouton. Puis Fontaine, le piqueur d'Henri Greffulhe, nous ramena de Londres, de chez Wilson, quarante et un chiens anglais. Comme avant d'aller les embarquer nous-mêmes à la gare d'Austerlitz, il fallait leur faire passer une nuit à Paris dans une remise de l'hôtel d'Estissac, toutes portes fermées, nous les fîmes lâcher dans la troisième cour de l'hôtel, celle où était située l'habitation de Mme de Joybert et nous passâmes un bon moment à les examiner un par un. Le lendemain matin, nous les embarquâmes à la gare d'Austerlitz pour Combreux avec Jules Dufour, le deuxième piqueur, entré à l'équipage et qui accompagnait Jahany.

Puis il fallut chercher des chevaux, quatre pour le chenil, quatre pour le duc d'Estissac et Alexandre. Les deux premiers achetés chez Chéry, étaient deux chevaux formant paire. Nous les gardâmes à Paris pour les essayer et nous les montâmes au bois de Boulogne presque tous les matins. Un autre jour, Alexandre acheta au Tattersal le fameux Valet de Trèfle, cheval anglo-arabe, très joli et vendu comme très doux, monté par une femme. Valet de Trèfle fut un cheval légendaire. La première fois qu'Alexandre de la Rochefoucauld le monta, les choses allèrent assez bien pour commencer ; nous prîmes comme à l'habitude la piste du Cours la Reine, puis du Trocadéro jusqu'à la porte d'Auteuil



L'accident du Trocadéro.

pour pénétrer dans le bois de Boulogne, gagner le champ de courses d'Auteuil, les bords de la Seine et revenir par l'allée des Poteaux et l'avenue des Champs Élysées. Mais en sortant du bois de Boulogne, Valet de Trèfle détacha une si jolie ruade et si inattendue qu'Alexandre passa par dessus ses deux oreilles, sans se faire du mal du reste. Je m'assurai qu'Alexandre n'avait aucun mal, puis je partis au galop vers l'Arc de Triomphe à la recherche de Valet de Trèfle. Je montais le cheval d'Alexandre, Porthos. Non loin de l'Arc de Triomphe, je retrouvai Valet de Trèfle aux mains d'un individu qui l'avait arrêté et auprès de lui, Henri Greffulhe qui avait reconnu le cheval de son cousin et s'inquiétait de ce qu'était devenu ce dernier.

Valet de Trèfle m'était destiné pour le reste de notre séjour à Paris, mais avant de me le confier, Alexandre voulut le monter quelques jours encore pour ne pas rester sur un échec, mais prouver sa maîtrise sur son cheval dompté ; d'autant plus que sur ces entrefaites le cheval avait démonté le cocher Miquel et qu'à l'écurie même il donnait des signes de révolte en cherchant à attraper avec ses pieds de devant les hommes qui rentraient dans sa stalle.

Le jour vint où on me confia Valet de Trèfle. A peine sorti sur l'esplanade des Invalides, je sentis toute la difficulté de se tenir en selle sur ce terrible animal qui vous glissait entre les jambes comme une couleuvre et vous déplaçait sans presque paraître faire de mouvement. En nous rapprochant de la Seine, la fumée d'un bateau à vapeur fut pour lui l'occasion de faire un écart prolongé et de me promener sur l'esplanade. J'eus l'impression qu'il était le maître et pas moi. J'en prévinis Alexandre et nous continuâmes notre chemin. A peine mis au trot au Cours la Reine, Valet de Trèfle me détacha quelques ruades avec coup de rein, qui me dépla-

cèrent fortement, me firent vider les étriers, mais je ne tombais pas ; seul mon chapeau roula sur la chaussée et me fut aimablement rapporté par un passant complaisant. Même répétition au Trocadéro et à plusieurs reprises pendant la promenade. Je tins bon et Valet de Trèfle ne me désarçonna pas. Au retour seulement il lui prit la fantaisie d'emprunter la rue de l'Université au lieu de la rue St-Dominique. Je le pris très énergiquement dans les jambes, ce qui avec lui n'était pas commode. Rien n'y fit. Il monta sur le trottoir de droite, forçant les passants à prendre la chaussée, presque jusqu'à la place du Palais Bourbon, où là seulement, je pus le retourner et le ramener à l'écurie par le bon chemin. Mais j'avais gagné la bataille ; Valet de Trèfle le comprit et pendant tout le reste de la saison, je pus le monter sans encombre, mais non sans de fréquents essais de révolte. Lorsqu'il fut envoyé à Combreux et confié au deuxième piqueur Jules Dufour, les choses se gâtèrent. Dufour était solide mais avait la main dure. Après avoir été démonté par lui, il voulut le monter au manège avec un homme tenant la plate longe. Valet de Trèfle pointa et se renversa, tant et si bien qu'il fallut s'en débarrasser. Un accident plus grave que celui de l'Avenue de l'Impératrice fut celui qui arriva au Trocadéro à Alexandre avec un joli cheval noir, cependant fort doux, acheté récemment. Nous rentrions au pas, paisiblement, par l'avenue du Trocadéro lorsqu'à un croisement de rue, son cheval, surpris par un tramway, prit peur, se pointa et se renversa le long d'un des marronniers qui bordent l'avenue. Le cheval que je montais, Porthos, prit peur, me détacha un fort coup de rein et m'emmena emballé vers la place du Trocadéro, où je parvins à l'arrêter. J'avais pu voir au départ le cheval d'Alexandre se renversant, mais je n'en pus voir davantage jusqu'au moment où je retournai brusquement Porthos. J'étais horriblement

inquiet. J'aperçus alors de très loin Alexandre debout au milieu de la piste. Je le rejoignis d'un temps de galop ; il ne bougeait pas, ne parlait pas, paraissait absorbé, et son cheval avait été pris et maintenu par un passant. Je voulus prendre une voiture pour le ramener ; il s'y refusa énergiquement. Je voulus du moins lui faire monter Porthos et prendre son cheval. Il s'y refusa également et nous rentrâmes au pas, lui, silencieux, comme abruti, et son cheval très nerveux. Quelle inquiétude ! Arrivés dans la cour de la rue St-Dominique, Miquel vint au devant de nous : Alexandre mit pied à terre, lui jeta les rênes et, sans dire mot, monta rapidement l'escalier du premier étage, dans lequel je le suivis, après avoir fait signe à Miquel. Arrivé dans sa chambre où se trouvait son valet de chambre François, il s'accouda sur la cheminée et fondit en larmes. J'allai prévenir son père, chez qui il me suivit et de nouveau fondit en larmes. La duchesse arriva. J'expliquai le cas, on fit venir un médecin, qui constata un ébranlement de la colonne vertébrale et ordonna trois jours de lit. Il n'y eut pas de suite. Enfin pour terminer la liste de nos essais de chevaux destinés à l'équipage, Alexandre avait acheté au Tattersal un joli cheval de demi-sang répondant au nom de Windsor. Windsor devait avoir une fin rapide et tragique. Un matin de juillet 1877, nous faisons une promenade à cheval en forêt avec le duc d'Estissac, Alexandre et sa sœur Marie-Brigitte. Je montais Windsor, qui au montoir se montra très nerveux et chercha à se débarrasser de son cavalier, sans succès. Puis il se calma et la promenade se poursuivit tranquillement. Le cheval faillit manquer des quatre pieds et se mit à marcher comme un homme ivre. « Descendez promptement, me cria le duc d'Estissac, le cheval va tomber. » En effet, à peine avais-je mis pied à terre que Windsor s'effondra et se débattit, roulant à terre. Je cherchai à lui enlever la selle pour la préserver. Le cheval ne se relevait pas. Nous étions alors à l'étang neuf de Centimaison. Mes compagnons, d'un temps de galop, rentrèrent à Combreux, en m'envoyant toutefois le garde Nauleau qui demeurait tout à côté. Nous restâmes tous les deux auprès du cheval jusqu'au moment où, le cheval se relevant, nous l'emmenâmes non sans difficulté, dans l'écurie de Nauleau. Bientôt le cocher Miquel vint me trouver avec un cheval de relais. Windsor venait d'être frappé d'une attaque de paralysie dont il guérit en partie, mais sans être propre à aucun service. Le vétérinaire de Châteauneuf le prit pour essayer de le guérir au pré. Je ne sais trop ce qu'il est devenu.

Puis vint la saison de la chasse à courre dans cette année 1877. On découpla pour la première fois le vautrait et le premier laisser-courre se termina par un succès, la prise d'un gros sanglier, dont les honneurs du pied furent faits comme il convenait à la duchesse d'Estissac. Je n'y fus pas présent. Ce fût à cette date, si je me souviens bien, que je fis mes débuts à Vézins à ce qu'on appelait la grande chasse, c'est-à-dire la chasse aux cerfs avec les équipages réunis d'Auguste de Chabot, d'Arnaud de Béjarry, de Lespinay et de Chevallereau qui chaque année à la St Hubert avaient en quinze jours six cerfs à prendre.

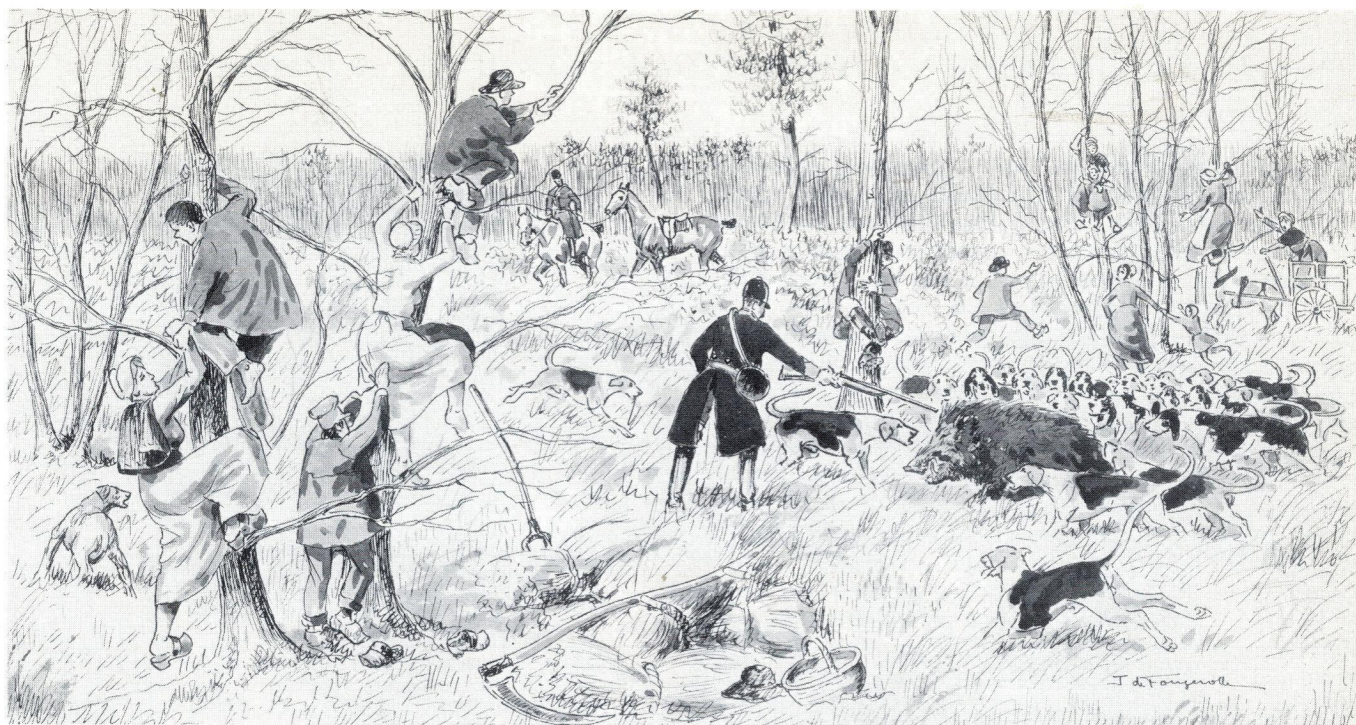
Nous reviendrons à Villefort, mais transportons-nous à Combreux, où je me rendis dans les premiers jours de novembre 1877 avec armes, bagages et cheval. J'arrivai pour constater une guigne noire de l'équipage. Après la prise du premier gros sanglier, neuf fois nous découplâmes et neuf fois nous dûmes sonner la retraite manquée. Mais nous ne nous décourageâmes pas et vint enfin le jour où l'équipage mieux dirigé, mieux en main, commença à prendre régulièrement.

Cette première année, l'équipage comprenait quarante chiens anglais, un premier piqueur Jahany, l'ancien piqueur du duc d'Estissac à son premier vautrait, un second piqueur Jules Dufour, venu de chez M. de Montaudoin aux environs de Romorantin, deux valets de chien à pied, quatre chevaux pour les piqueurs. Jahany, fatigué, prit sa retraite et fut remplacé par Jules Dufour avec son frère Auguste comme second (1). Le nombre des chiens fut augmenté, puis Alexandre commença, comme je l'en sollicitais depuis le début, à élever cette belle race de bâtards commencée avec des étalons anglais et des chiens venus de chez Jacques de Vézins, Lespinay et les Vendéens. Tout cela ne se fit pas sans beaucoup de temps, beaucoup de difficultés et pas mal de déboires ; mais le jour où l'on put découpler les premiers élèves, l'équipage du Rallye Combreux composé de 80 chiens à découpler, fut un des plus magnifiques vautraits que l'on pût voir, chassant régulièrement, les chiens bien ensemble et non pas courant à la queue leu leu comme des dératés, très espacés, chassant quand il leur plaît et pas chasseurs, se faisant tuer ou blesser par des sangliers méchants parce qu'ils ne les laissaient jamais souffler et la plupart du temps ils les

(1) Le fils de cet Auguste Dufour est devenu en fin de carrière, piqueur des Magenta et est décédé au moment où il allait fêter ses 90 ans, l'an dernier.



L'accident de chasse.



Hallali... amusant.

coiffaient sans graves blessures, parce qu'un sanglier poussé au bout de ses forces par 80 chiens qui l'atteignent à la fois est incapable de résister, même s'il est méchant et bien armé. Plus tard, enfin, pour compléter l'équipage, Alexandre y ajouta un valet de chiens à cheval, faisant en somme office de troisième piqueur. C'était du temps où Jules Dufour retiré chez lui à Seichebruyères, avait été remplacé comme piqueur par Martin venu de l'équipage Béthune-Sully et précédemment deuxième piqueur au vautrait du prince de Joinville. Le valet de chiens monté fut Alenne, seul aujourd'hui de notre équipage au début et que j'ai retrouvé cette année à Combrey dans le séjour que j'y ai fait au mois d'octobre. Alenne, âgé de 61 ans, est aujourd'hui retraits par Louis de la Rochefoucauld chez lequel il fait un peu tout et en particulier encore le bois les jours de chasse, comme Jahanny le fit autrefois. Il est bon de noter ici que la deuxième remonte de chiens anglais qui nous fût nécessaire avant l'emploi des bâtards ; nous allâmes nous-mêmes avec Alexandre, la chercher à Londres en 1880 chez le marchand Wilton. Nous avions emmené à Londres Jules Dufour récemment promu au rang de premier piqueur. Nous devions également avoir comme compagnon de voyage Pierre de Vaudrimy. Ce dernier avait été à plusieurs reprises en Angleterre ; il y connaissait quelques amis et parlait anglais à la perfection. Malheureusement, au moment de se mettre en route, Pierre de Vaudrimy se sentit enrhumé du cerveau et, suivant son habitude, ce rhume de cerveau en perspective l'empêcha de partir. Il avait l'inquiétude facile dans ces temps-là. Il se contenta de nous recommander à l'un de ses amis, un parfait gentleman, ayant un emploi dans le Foreign Office. Celui-ci nous rendit les plus grands services durant tout notre séjour et se mit à notre disposition. Nous le trouvâmes à la descente du train à la gare de Claring Cross et il ne nous quitta plus.

La traversée de Calais à Douvres s'était effectuée par la tempête ; c'est-à-dire que nous fûmes suffisamment malades, Alexandre et moi. Dès le port de Douvres j'étais complètement remis ; il n'en fut pas de même pour Alexandre, assez mal en train jusqu'à Londres.

Notre Anglais ne se contenta pas de nous conduire chez le marchand de chiens Wilton. Il nous fit visiter Londres en détail. L'Abbaye de Westminster, où se tient le Parlement, et qui baigne ses tours de façon si pittoresque dans la Tamise, le Palais royal, la Tour de Londres, où la musique des Highlanders écossais donnait une aubade, la cathédrale Saint-Paul, dans laquelle l'évêque de Londres disait ce jour-là les

prières officielles pour la rentrée du Parlement, les différents parcs, etc. Nous parcourûmes Londres en voiture, en cab, en bateau à vapeur sur la Tamise, en chemin de fer souterrain. Le mouvement des voitures principalement dans la Cité, était dès cette époque de 1880 tellement intense que j'étais positivement ahuri au milieu des voitures roulant silencieusement et à toute vitesse sur le pavé de bois sans que les cochers anglais vous avertissent.

Nous choisîmes chez Wilton les quarantes chiens qui nous étaient nécessaires et qui devaient s'embarquer avec Dufour sur la Tamise dans un paquebot contournant les côtes d'Angleterre pour gagner Calais. Wilton nous montra dans une des cours de son établissement cinq cents petites chiennes beagles ravissantes et absolument pareilles, qui auraient fait l'objet de notre envie. Mais nous n'allions pas chercher des beagles et nous nous contentâmes de les admirer.

Nous employâmes un après-midi à aller à Ascot au chenil de la Reine où était installé son équipage de cerf. Toujours accompagnés par notre anglais, et, bien entendu par Jules Dufour, qui ne nous quittait pas d'un pas, et pour cause ; car dans son ignorance de la langue anglaise et avec son patois de Romorantin qu'il possédait au suprême degré, il eût été incapable de se faire comprendre.

Notre visite à Ascot avait été annoncée. Le piqueur de la Reine et sa femme, une charmante «Mrs» qui ne rappelait en rien Madame Dufour, nous reçurent à merveille et nous firent visiter en détail le chenil et l'élevage des chiens de cerf. Le piqueur avait un bras en écharpe à la suite d'une chute de cheval en cours de chasse. Puis s'adressant à Alexandre de la Rochefoucauld, la femme du piqueur lui dit textuellement dans le meilleur français : «Votre cousin, le duc de Doudeauville, lorsqu'il était ambassadeur à Londres, vint à Ascot et voulut bien me faire l'honneur d'accepter une tasse de thé. J'espère que vous voudrez bien faire de même». Nous fûmes reçus alors dans son très élégant chalet, où elle nous offrit en effet un excellent thé, avec une aisance de grande dame. Dufour but lui aussi la tasse de thé, mais en route, il ne nous cacha pas qu'il eût préféré un verre de vin de Romorantin.

Notre séjour terminé à Londres, nous rentrâmes à Paris.

* * *

(à suivre)